


Bienvenue à Ludoland !

Au risque de paraître rabat-joie et de vouloir me soustraire à l'immense hilarité festive qui s'est emparée du monde depuis plusieurs années déjà, j'ai regardé d'un œil somme toute assez morne les 2473 participants à la plus formidable bataille de boules de neige de l'histoire. Cela se passait dans les Grisons, à Oberaxen, et ce fantastique record va s'inscrire à côté des tout aussi fantastiques records répertoriés dans le *Guinness book*. Voilà un livre qu'il nous faut impérativement !

Parce que vous ne le saviez pas ? Le monde est une immense fête, qui commence à Noël et se termine à Noël. Tout au long de l'année on organise la fête, on prépare même la suivante pendant que la précédente se termine, on tend préventivement des guirlandes laser partout, on vend des chocolats enrobés de papier clignotant, des Nintendo à la framboise, des carrousels sonores, des trotinettes électriques et des rollers *online*. Puisque tout est jeu, qu'on flotte, qu'on glisse, qu'on plane, qu'on surfe sur Internet, et qu'on organise de gigantesques batailles de boules de neige pour adultes, tous à Disneyland pour nous amuser ensemble, pardon ! pour nous éclater. On a bien le droit de se distraire un peu ! Le problème est qu'on se divertit sans arrêt. Afin de rallier tout le monde à la planète festive, une perpétuelle invite à l'infantilisation est serinée en tous lieux à grand renfort de publicité. Le bonheur mièvre et pur sucre nous est distillé goutte à goutte par médias interposés, cette perfusion nous maintient dans le monde des enfants qui, comme on le



sait fort bien, ont toujours raison et ont une bouche à jamais amie de la vérité. Voici venu le temps de l'homme retombé en enfance, état de balourdise présenté habilement comme désirable et qui est donc à protéger. Qui pourrait douter de la valeur suprême de l'enfance ? Qui pourrait seulement mettre un bémol à la vague qui nous présente l'enfance comme un état de sainteté. Personne, à moins de faire fi de ses bons sentiments ou alors d'être soupçonné d'esprit chagrin. Tout ce qui ne ressemblera pas désormais à un jeu sera prohibé : telle est la version festive du principe de précaution.

Au fond, il s'agit d'un principe de délire ludique où tout est pensé sur le mode du jeu : jouer pour apprendre, jouer pour communiquer, jouer pour remplir sa feuille d'impôt, s'informer en jouant, jouer en conduisant sa voiture, jouer sur son ordinateur, jouer, jouer, jouer. Bienvenue au pays où on joue bien ! Bienvenue au pays où on fait prévaloir le ludique sur le sérieux, le bon sentiment sur la raison, la compassion généralisée sur la responsabilité personnelle, la morale sur l'analyse, l'enfant sur l'adulte, l'émotion sur la compréhension ! Bienvenue à Ludoland !

Le jeu est ainsi un sujet indiscutable, on se prosterne devant lui, et si d'aventure on organise une gigantesque bataille de boules de neige, malheur à celui qui n'y voit que profonde futilité. La nouvelle religion du jeu n'a nul besoin de critique ni même d'analystes, ce qu'il lui faut ce sont des courtisans.

Ailleurs qu'auprès de moi, cherchez qui encense cette suprême niaiserie, au demeurant fort sympathique. Car c'est parce que cette bêtise prend le visage de la sympathie qu'elle n'apparaît jamais pour ce qu'elle est : la version planétaire de l'inessentiel.

Et moi, et moi, et moi

La fameuse chansonnette de Jacques Dutronc « Et moi, et moi, et moi » illustre superficiellement, mais clairement, le processus d'individualisation qui caractérise les dernières décennies du siècle passé : à savoir l'affirmation du Moi contre le Système, et l'effondrement des normes culturelles collectives sans qu'un ordre de remplacement y soit même perçu. Le repli sur la sphère privée et sur le bien-être hédoniste a été la caractéristique des années post-marxistes. Le culte du désir et de sa satisfaction immédiate a occupé tout l'espace de l'individu et tout son temps. La conscience cool et désinvolte a dominé l'horizon humain. Etre cool est devenu le critère de l'homme légèrement impliqué dans le monde. Le pluralisme interprétatif a prévalu, et avec lui une sorte de relativisme dans lequel chacun a raison, les raisons des uns valant bien celles des autres.

La question : de quelle nature est ce Moi si continuellement affirmé ? Quel est le centre de gravité, s'il en existe un, de cette conscience cool, téléspectatrice ?

Force est de constater que nous sommes aujourd'hui très loin de la vision classique du sujet, celui qui est caractérisé par la conscience autonome et par la volonté cohérente. Le monde s'étant parcellisé, nous sommes plus proches d'un sujet dont la conscience serait prise simultanément par tout et par rien, désinvolte mais concernée, affirmative mais optionnelle, vigilante mais dispersée, disponible à toutes les combinaisons de choix. La conscience néomoderniste est celle d'un éparpillement

généralisé comme les quarante chaînes de télévision câblée, elle zappe, et le premier problème qu'ont les jeunes générations est justement celui d'une concentration difficile que rien ne vient structurer. Conscience superficielle et pulvérisée en différentes tendances contradictoires, qui ne cherche pas à s'organiser en un projet de vie.

Quant à la volonté, flottante, sans fixations ni repères clairs, elle est privée d'un centre de gravité susceptible de hiérarchiser les pulsions, les désirs, les travaux à entreprendre. Cet affaiblissement de la volonté a trouvé sa principale alliée dans l'éthique permissive post-soixante-huitiste, dans l'individualisme hédoniste qui en a découlé, et dans le laxisme qu'elle a induit. C'est la dissolution de ces hiérarchies intérieures qui pose la difficulté principale de notre époque parce que cette dissolution homogénéise les valeurs et nivelle les buts.

Curieusement donc, l'omniprésente affirmation du Moi a pour corollaire l'affaiblissement de la personne. Le sujet disparaît derrière l'avènement du Moi éclaté, ludique, qui se vide de sa substance. L'homme seul, morcelé, désaffilié, fluidifié, revendiquant son originalité, mais refusant de tenir l'autre homme pour autre chose qu'un rival sur son chemin vers l'hédonisme, est né. Et la notion de vérité, qui avait été centrale à la constitution du sujet classique, cette notion qui fondait celle de liberté en lui donnant son sens, est dévaluée parce que taxée d'idéologique.

Chacun ne pense qu'à soi, il n'y a que moi qui pense à moi ! Tel est le reproche néomoderne de l'homme seul. Et moi ? Et moi ? Et moi ?